

### Les réducteurs d'angoisse

La seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle a été marquée par la désacralisation des grandes institutions : l'Église, la nation et même la famille qui, bien qu'elle demeure selon tous les sondages le « seul endroit où l'on se sente bien », a incontestablement changé de nature à mesure (faut-il le regretter ?) que l'amour prenait le pas sur le serment. Elle a aussi été marquée par le déclin des grandes idéologies qui constituaient autant de repères qui conféraient aux individus un sentiment d'appartenance et structuraient le débat collectif.

De ce point de vue, les dernières décennies ont assurément été caractérisées par un essor sans précédent (une apogée ?) de l'individualisme (à ne pas confondre avec l'égoïsme), analysé de longue date par des sociologues comme Émile Durkheim et Max Weber qui y voyaient une tendance multiséculaire d'évolution de nos sociétés. À leurs yeux déjà, la transition apparaissait évidente entre une conception de l'existence fondée sur la tradition et le respect de normes dictées par un ordre naturel, surnaturel, social ou moral, imposant aux individus leur conduite, et une philosophie consistant à affirmer le primat de l'individu, de ses désirs, de ses besoins, de sa volonté sur tout autre ordre prétendant les transcender.

Ainsi cette période a été marquée par l'affirmation toujours plus prononcée de l'individu souverain contre toute contrainte de nature collective. Et, mine de rien, l'extension de l'économie de marché et de l'État protecteur ont sans doute concouru largement à la propagation de cette philosophie. L'économie de marché en cultivant le mythe que tout s'achète et que le client est roi. L'État protecteur en se muant en État providence et, son opacité aidant, en opérant une déconnexion entre les droits et les devoirs de ses bénéficiaires...

Ainsi a-t-on vu l'individualisme s'affirmer et se muer progressivement en un chacun pour soi au mépris des autres et de toute action collective durable. On travaillait tous pour un même volume horaire, à la même heure et au même endroit. La désynchronisation des temps sociaux, le décroisement des lieux, la porosité croissante entre les activités (le travail et les loisirs notamment), ont sans doute renforcé la tendance. La déstructuration des repas est, à cet égard, symptomatique et révélatrice : chacun grignote à son heure devant son écran.

En dépit de ce que certains affirment, le journal télévisé et la *Star Academy* eux-mêmes ne sont plus, ou de moins en moins, les grands rendez-vous collectifs qui tissent entre nos contemporains les filaments indispensables à une société. Ni les grandes surfaces le lieu où se créent réellement des liens. Ainsi la société dite de consommation s'effiloche, devient une société dans laquelle, tout en étant virtuellement en contact avec tout le monde, chacun est de plus en plus seul.

On disserte à plaisir sur la vivacité de la vie associative. Il faudrait creuser le sujet, s'assurer en effet que nos contemporains s'engagent davantage dans la vie collective, sinon au travers des urnes, par l'intermédiaire de nouvelles formes d'action. Mon

sentiment est plutôt que, adhérant ici ou là, ils « zappent » rapidement, que le besoin d'appartenance, la recherche de liens, s'opèrent plus sur le mode de la consommation et du prêt-à-jeter que sur le mode de l'engagement et de la responsabilité collective.

L'individualisme ainsi poussé à l'extrême se traduit par un vide en termes de référents collectifs et entraîne une angoisse qui ne cesse de croître. N'étant plus unis dans la poursuite d'une cause transcendant leurs humeurs du moment, voulant tout et son contraire, écartelés, disloqués, nos contemporains sont victimes d'un mal-être qui s'étend, s'autoalimente de toutes leurs frustrations et qui finit par les paralyser.

Et, comme le divorce est consommé entre le principe de liberté et celui de responsabilité, la confusion totale entre l'être et l'avoir, nos contemporains cherchent à assouvir le besoin de sens et à apaiser leurs inquiétudes dans la consommation : celle des anxiolytiques et des antidépresseurs ; celle, bien plus préoccupante encore, des idéologies de pacotille, dans les sectes et les extrémismes en tous genres...

Le marché qui, sans nul doute, est en plein essor est bien ainsi celui des réducteurs d'angoisse, celui des parasciences et autres croyances occultes qui, à terme, menacent de détruire, à notre insu, aussi bien la société que la liberté durement conquise à l'encontre des systèmes clos de pensée, en un mot la démocratie elle-même.

Notre société souffre, en vérité, de n'avoir plus de projet collectif qui fédère les énergies individuelles autour d'une vision commune, tisse du lien entre les gens animés par un objectif commun, soude les équipages, leur donne le courage de lutter contre l'adversité.

Certaines entreprises l'ont compris ; certaines collectivités locales aussi. Reprenant à leur compte la vieille formule de Bodin « Il n'est de richesse que d'hommes », elles ont engagé un processus, souvent participatif, de construction d'un projet qui confère du sens à l'action collective, rassemble les individus dans la poursuite d'une cause commune.

Hélas, ces démarches demeurent isolées et résistent souvent assez mal aux tempêtes. Comment les démultiplier et réconcilier nos contemporains avec la durée sans laquelle rien de grand ne peut se réaliser ? Comment finalement remédier à cette morosité qui s'étend, à cet attentisme généralisé, et se réappropriier le futur comme espace de liberté et territoire à construire à partir de valeurs et de visions partagées ?

Hugues de Jouvenel